

Nous les enfants du Web

Né en 1981 Piotr Czernski est un poète, auteur, musicien, informaticien et blogueur polonais.

Il a publié il y a deux semaines, dans le journal local de Poméranie Dziennik Bałtycki (cf image ci-dessous), un article qui a des allures de *manifeste* pour la nouvelle génération.

Un article déjà traduit en anglais, en allemand et donc désormais aussi en français (nous avons commencé la traduction de notre côté quand nous sommes tombés sur celle de Paul Neitze dont nous sommes permis de reprendre de larges extraits).

Entre modèles économiques obsolètes et gouvernements menacés d'archaïsme, le plus important demeure comme souvent la liberté...

Il y a fort à parier que nombreux seront les manifestants actuels contre ACTA à se reconnaître dans ces quelques lignes.



Nous sommes les enfants du Web

We, the Web Kids.

*Piotr Czerski (translated by Marta Szreder) - 11 février 2012 - CC by-sa
(Traduction Framalang : Clochix, Goofy et Lamessen)*

Il n'existe probablement pas de mot dont on a davantage usé et abusé dans le cirque médiatique que celui de « génération ». J'ai essayé un jour de compter le nombre de « générations » qui ont été claironnées au cours des dix dernières années, à commencer par la fameuse « génération perdue » ; je pense en avoir dénombré une bonne douzaine. Elles avaient toutes un point commun : elles n'existaient que sur le papier. La réalité ne nous a jamais fourni le moindre signe tangible, symbolique et inoubliable d'une expérience commune qui nous permettrait de nous distinguer des générations précédentes. Nous l'avons attendu, mais en fait le véritable séisme est passé inaperçu, venant avec la télé par câble, les téléphones mobiles et surtout, l'accès à Internet. Ce n'est qu'aujourd'hui que nous pouvons appréhender pleinement à quel point les choses ont radicalement changé depuis les quinze dernières années.

Nous, les enfants du Web; nous qui avons grandi avec Internet et sur Internet, nous sommes une génération qui correspond aux critères de ce qu'est une génération subversive. Nous n'avons pas vécu une nouvelle mode venue de la réalité, mais plutôt une métamorphose de cette réalité. Ce qui nous unit n'est pas un contexte culturel commun et limité, mais la conviction que le contexte est défini par ce que nous en faisons et qu'il dépend de notre libre choix.

En écrivant cela, je suis conscient que j'abuse du pronom « nous », dans la mesure où ce « nous » est variable, discontinu, nébuleux. Il signifie alors « beaucoup d'entre nous » ou « la plupart d'entre nous ». Quand j'écris « nous sommes » c'est pour dire que nous le sommes souvent. Je n'emploie « nous » que pour être en mesure de parler de la majorité d'entre nous.

Premièrement

Nous avons grandi avec Internet et sur Internet. Voilà ce qui nous rend différents.

Voilà ce qui rend la différence décisive, bien qu'étonnante selon notre point de vue : nous ne « surfons » pas et Internet n'est pas un « espace » ni un « espace

virtuel ». Internet n'est pas pour nous une chose extérieure à la réalité mais en fait partie intégrante : une couche invisible mais toujours présente qui s'entrelace à notre environnement physique, une sorte de seconde peau

Nous n'utilisons pas Internet, nous vivons sur Internet et à ses côtés. Nous nous sommes fait des amis et des ennemis en ligne, nous avons préparé des antisèches en ligne pour passer des examens. nous avons prévu des soirées et des sessions de travail en ligne, nous sommes tombés amoureux et avons rompu en ligne. Le Web n'est pas pour nous une technologie que nous avons dû apprendre et sur laquelle nous aurions mis la main. Le Web est un processus en constante évolution sous nos yeux ; avec nous et grâce à nous. Les technologies voient le jour puis deviennent obsolètes, des sites web sont élaborés, ils émergent, s'épanouissent puis meurent, mais le Web continue, parce que nous sommes le Web ; c'est nous, en communiquant ensemble d'une façon qui nous est devenue naturelle, plus intense et efficace que jamais auparavant dans l'histoire de l'espèce humaine.

Nous avons grandi avec le Web et nous pensons de façon différente. La faculté de trouver les informations est pour nous aussi évidente que peut l'être pour vous la faculté de trouver une gare ou un bureau de poste dans une ville inconnue. Lorsque nous voulons savoir quelque chose — depuis les premiers symptômes de la varicelle jusqu'aux raisons de la hausse de notre facture d'eau, en passant par les causes du naufrage de « l'Estonia » — nous prenons nos marques avec la confiance du conducteur d'une voiture équipée d'un système de navigation par satellite. Nous savons que nous allons trouver l'information dont nous avons besoin sur de nombreux sites, nous savons comment nous y rendre, nous savons comment évaluer leur crédibilité. Nous avons appris à accepter qu'au lieu d'une réponse unique nous en trouvions beaucoup d'autres, et dégager de celles-ci la plus réponse la plus probable, en laissant de côté celles qui ne semblent pas crédibles. Nous choisissons, nous filtrons, nous nous rappelons, et nous sommes prêts à échanger les informations apprises contre une autre, meilleure, quand elle se présente.

Pour nous, le Web est une sorte de disque dur externe. Nous n'avons pas besoin de nous souvenir des détails qui ne sont pas indispensables : dates, sommes, formules, clauses, noms de rues, définitions détaillées. Il nous suffit d'avoir un résumé, le nécessaire pour traiter l'information et la transmettre aux autres. Si

nous avons besoin de détails, nous pouvons les consulter en quelques secondes. De la même façon, nous n'avons pas besoin d'être expert dans tous les domaines, car nous savons où trouver les spécialistes de ce que nous ne connaissons pas et en qui nous pouvons avoir confiance. Des gens qui vont partager leur savoir avec nous non pas pour l'argent, mais en raison de cette conviction partagée que l'information existe en mouvement, qu'elle doit être libre, que nous bénéficions tous de l'échange d'informations.

Et ce tous les jours : pendant nos études, au travail, lors de la résolution de problèmes quotidiens ou lorsque ça nous intéresse. Nous connaissons la compétition et nous aimons nous y lancer, mais notre compétition, notre désir d'être différents, sont construits sur le savoir, dans la capacité à interpréter et à traiter l'information, et non dans sa monopolisation.

Deuxièmement

Participer à la vie culturelle n'est pas quelque chose d'extraordinaire pour nous : la culture globale est le socle de notre identité, plus important pour nous définir que les traditions, les récits historiques, le statut social, les ancêtres ou même la langue que nous utilisons.

Dans l'océan d'évènements culturels que nous propose Internet, nous choisissons ceux qui nous conviennent le mieux. Nous interagissons avec eux, nous en faisons des critiques, publions ces critiques sur des sites dédiés, qui à leur tour nous suggèrent d'autres albums, films ou jeux que nous pourrions aimer. Nous regardons des films, séries ou vidéos, que nous partageons avec nos proches ou des amis du monde entier (que parfois nous ne verrons peut-être jamais dans la vie réelle). C'est pourquoi nous avons le sentiment que notre culture devient à la fois individuelle et globale. C'est la raison pour laquelle nous avons besoin d'y accéder librement (*NdT : le mot polonais original, swobodnego, semble bien faire référence à la liberté et non la gratuité*).

Cela ne signifie pas que nous exigeons que tous les produits culturels nous soient accessibles sans frais, même si quand nous créons quelque chose, nous avons pris l'habitude de simplement et naturellement le diffuser. Nous comprenons que la créativité demande toujours des efforts et de l'investissement, et ce malgré la démocratisation des techniques de montage audio ou vidéo. Nous sommes prêts à

payer, mais les énormes commissions que les distributeurs et intermédiaires demandent nous semblent de toute évidence exagérées. Pourquoi devrions-nous payer pour la distribution d'une information qui peut facilement et parfaitement être copiée sans aucune perte de qualité par rapport à l'original qui n'est en rien altéré par l'opération ? Si nous ne faisons que transmettre l'information, nous voulons que le prix en soit adapté. Nous sommes prêts à payer plus, mais nous attendons en échange une valeur ajoutée : un emballage intéressant, un gadget, une meilleure qualité, la possibilité de regarder ici et maintenant, sans devoir attendre que le fichier soit téléchargé. Nous pouvons faire preuve de reconnaissance et nous voulons récompenser le créateur (depuis que l'argent a arrêté d'être sur papier pour devenir une suite de chiffres sur un écran, le paiement est devenu un acte d'échange symbolique qui suppose un bénéfice des deux cotés), mais les objectifs de vente des grandes sociétés ne nous intéressent pas pour autant. Ce n'est pas notre faute si leur activité n'a plus de sens sous sa forme traditionnelle, et qu'au lieu d'accepter le défi en essayant de proposer quelque chose de plus que nous ne pouvons pas obtenir gratuitement, ils ont décidé de défendre un modèle obsolète.

Encore une chose. Nous ne voulons pas payer pour nos souvenirs. Les films qui nous rappellent notre enfance, la musique qui nous a accompagnés dix ans plus tôt. Dans une mémoire mise en réseau, ce ne sont plus que des souvenirs. Les rappeler, les échanger, les remixer, c'est pour nous aussi naturel que pour vous les souvenirs du film *Casablanca*. Nous trouvons en ligne les films que nous regardions enfants et nous les montrons à nos propres enfants, tout comme vous nous racontiez les histoires du Petit chaperon rouge ou de Boucle d'Or. Pouvez-vous vous imaginer que quelqu'un vous poursuive pour cela en justice ? Nous non plus.

Troisièmement

Nous avons l'habitude de payer automatiquement nos factures du moment que le solde de notre compte le permet. Nous savons que pour ouvrir un compte en banque ou changer d'opérateur téléphonique il suffit de remplir un formulaire en ligne et signer une autorisation livrée par la poste. Nous sommes capables d'organiser de longs voyages en Europe en à peine 2 heures. En tant qu'administrés nous sommes de plus en plus dérangés par les interfaces archaïques. Nous ne comprenons pas pourquoi, pour nos impôts par exemple, nous devrions remplir plusieurs formulaires papiers où le plus gros peut

comporter plus de cent questions. Nous ne comprenons pas pourquoi nous devons justifier d'un domicile fixe (il est absurde de devoir en avoir un) avant de pouvoir entreprendre d'autres démarches, comme si les administrations ne pouvaient pas régler ces choses sans que nous devions intervenir.

Il n'y a pas trace en nous de cet humble consentement dont faisaient preuve nos parents, convaincus que les questions administratives étaient de la plus haute importance et qui considéraient les interactions avec l'État comme quelque chose à respecter obséquieusement. Ce respect ancré dans la distance entre le citoyen solitaire et la hauteur majestueuse dans laquelle réside la classe dominante, à peine visible là-haut dans les nuages, nous ne l'avons plus. Nous avons l'habitude d'entamer des discussions avec n'importe qui, qu'il s'agisse d'un journaliste, maire, professeur ou une pop star, et nous n'avons besoin d'aucun diplôme lié à notre statut social pour cela. Le succès des interactions dépend uniquement de savoir si le contenu de notre message sera considéré comme important et digne d'une réponse. Et si, par la coopération, l'esprit critique, la controverse, la défense de nos arguments, etc. nous avons l'impression que nos opinions sur de nombreux sujets sont bonnes voire meilleures, pourquoi ne pourrions-nous pas envisager de dialoguer sérieusement avec nos gouvernements ?

Nous ne ressentons pas un respect religieux pour les « institutions démocratiques » dans leur forme actuelle, nous ne croyons pas à l'irrévocabilité de leurs rôles comme tous ceux qui considèrent que les institutions démocratiques comme des objets de vénération qui se construisent d'elles-mêmes et à leur propre fin. Nous n'avons pas besoin de ces monuments. Nous avons besoin d'un système qui soit à la hauteur de nos attentes, un système qui soit transparent, flexible et en état de marche. Et nous avons appris que le changement est possible, que tout système difficile à manier peut être remplacé par un plus efficace, qui soit mieux adapté à nos besoins en offrant plus d'opportunités.

Ce qui nous importe le plus, c'est la liberté. La liberté de s'exprimer, d'accéder à l'information et à la culture. Nous croyons qu'Internet est devenu ce qu'il est grâce à cette liberté et nous pensons que c'est notre devoir de défendre cette liberté. Nous devons cela aux générations futures comme nous leur devons de protéger l'environnement.

Peut-être que nous ne lui avons pas encore donné de nom, peut-être que nous n'en sommes pas encore complètement conscient, mais ce que nous voulons est une vraie et réelle démocratie. Une démocratie qui n'a peut-être jamais été rêvée par vos journalistes.

My, dzieci sieci

Piotr Czerski (piotrATczerski.art.pl)